

Lucy Maud MONTGOMERY
Nouvelle traduction de Laure VALENTIN

*Anne
d'Avonlea*

Éditions IL ETAIT UN EBOOK
IL ETAIT UN BOUQUIN

À mon ancienne enseignante

HATTIE GORDON SMITH

en souvenir reconnaissant de sa sympathie et de ses encouragements.

*Son chemin est bordé de fleurs épanouies,
Même les voies du devoir et nos lignes de vie
Sèches et austères
À son contact se sont embellies.*

— WHITTIER

CHAPITRE I. Un voisin furieux

Une jeune fille élancée de seize ans et demi, aux yeux gris sérieux et aux cheveux que ses amies qualifiaient d'auburn, était assise sur le large perron en grès rouge d'une ferme de l'Île-du-Prince-Édouard, par un riche après-midi du mois d'août, bien déterminée à étudier plusieurs vers de Virgile.

Mais cet après-midi du mois d'août, avec la brume bleutée effleurant les coteaux agricoles, la brise murmurant tel un elfe dans les peupliers et les danses enjôleuses des coquelicots flamboyants devant le taillis de jeunes sapins sombres au bord de la ceriseraie, était bien plus propice aux rêveries que les langues mortes. Le livre de Virgile eut tôt fait de glisser négligemment au sol et Anne, le menton posé sur ses mains jointes et les yeux sur la masse abondante de nuages cotonneux qui s'amoncelaient en formant des sommets enneigés au-dessus de la maison de J. A. Harrison, se perdit dans un monde délicieux où en tant qu'institutrice elle effectuait un remarquable travail, forgeant le destin de futurs hommes d'État et inspirant de nobles ambitions dans les esprits et les cœurs juvéniles.

Naturellement, si l'on considérait la dure réalité – ce qu'Anne, il faut bien l'avouer, faisait rarement à moins d'y être forcée –, il semblait peu probable que l'école d'Avonlea eût matière à produire beaucoup de célébrités, mais sait-on jamais ce qui peut advenir si un enseignant exerce son influence à bon escient. Anne nourrissait de naïfs idéaux sur les merveilles qu'une institutrice pouvait accomplir si elle savait s'y prendre. Elle se trouvait donc au cœur d'une scène enchanteresse, dans quarante ans de cela, en compagnie d'un homme célèbre – la raison d'une telle notoriété demeurerait commodément dans les limbes, mais Anne se plaisait à l'imaginer président d'université ou Premier ministre canadien – qui se pencherait sur sa main ridée pour lui assurer qu'elle était l'inspiratrice de ses ambitions et qu'il devait tous les succès de sa vie aux leçons qu'elle lui avait inculquées il y a fort longtemps, à l'école d'Avonlea. Cette charmante vision fut soudain troublée par une interruption pour le moins désagréable.

Une modeste petite vache jersiaise arrivait en trotinant dans l'allée, suivie cinq secondes plus tard de M. Harrison – si tant est que l'on puisse qualifier d'« arrivée » cette brusque irruption dans son jardin.

Il sauta par-dessus la barrière sans prendre la peine d'ouvrir le portail et apostropha furieusement Anne qui, stupéfaite, s'était levée pour le regarder avec étonnement. M. Harrison était son nouveau voisin de droite. Si elle ne l'avait encore jamais rencontré en personne, elle l'avait déjà aperçu à quelques reprises.

Au début du mois d'avril, avant qu'Anne ne rentrât de la Royale, M. Robert Bell, dont la ferme était adjacente à celle des Cuthbert du côté ouest, avait vendu sa propriété pour déménager à Charlotteville. C'était un certain M. J. A. Harrison qui avait fait l'acquisition de sa ferme. Son nom et sa province d'origine, le Nouveau-Brunswick, étaient les seules informations dont on disposait à son sujet. Mais avant même qu'un mois se fût écoulé depuis son arrivée, il s'était déjà attiré une réputation de curieux personnage – un « énergumène » comme disait Mme Rachel Lynde. Ceux d'entre vous qui ont fait sa connaissance le savent déjà, Mme Rachel était une femme directe et franche. Manifestement, M. Harrison était différent des autres, ce qui, comme chacun sait, constitue la caractéristique première d'un énergumène.

En premier lieu, il fermait sa maison aux autres et avait publiquement déclaré qu'il ne voulait voir aucune femme écervelée traîner autour de chez lui. La gent féminine d'Avonlea s'empressa de se venger en colportant toutes sortes de rumeurs épouvantables sur l'entretien de son intérieur et la qualité de sa cuisine. Il avait embauché le petit John Henry Carter de la Grève Blanche, et c'était John Henry qui avait lancé les premiers ragots. D'abord, il n'y avait aucune heure établie pour les repas chez M. Harrison. Ce dernier « cassait la croûte » quand il avait faim. Si John Henry était dans les parages à ce moment-là, il pouvait se servir, sinon il devait

attendre la prochaine fringale de M. Harrison. John Henry affirmait solennellement qu'il serait mort de faim sans les gueuletons qu'il s'accordait le dimanche, quand il rentrait chez lui, et que sa mère lui donnait toujours un panier de provisions à emporter le lundi matin.

Quant à la vaisselle, M. Harrison ne faisait l'effort de la nettoyer qu'à l'occasion des dimanches pluvieux. Il s'attelait alors à l'ouvrage et lavait tout d'un seul coup dans la barrique d'eau de pluie avant de la laisser sécher.

Par ailleurs, M. Harrison était pingre. Quand on lui avait demandé de participer au salaire du révérend, M. Allan, il avait répondu qu'il attendrait de voir ce que valaient ses prêches pour en fixer le prix, qu'on ne lui ferait pas acheter le chat pour le lièvre. Et lorsque Mme Lynde était allée lui demander de contribuer à ses missions – et par la même occasion jeter un œil à l'intérieur de sa maison –, il avait rétorqué qu'il y avait plus de païennes parmi les vieilles commères d'Avonlea que n'importe où ailleurs et que, si elle organisait une mission pour les évangéliser, il y contribuerait volontiers. Mme Rachel s'en était allée, clamant que c'était une chance que la pauvre Mme Robert Bell fût six pieds sous terre, car elle aurait eu le cœur brisé de voir l'état de la maison dont elle tirait autrefois une si grande fierté.

« Allons bon, elle récurait le sol de sa cuisine tous les deux jours, dit Mme Lynde à Marilla Cuthbert sur un ton indigné. Si vous pouviez le voir maintenant ! J'ai dû soulever mes jupes pour y marcher. »

Pour couronner le tout, M. Harrison avait un perroquet qu'il appelait Gingembre. Personne à Avonlea n'avait encore jamais eu de perroquet, si bien que l'on considérait cette lubie comme fort peu respectable. Et pas n'importe quel perroquet ! À en croire John Henry Carter, l'oiseau était d'une absolue grossièreté. Il jurait atrocement. Mme Carter aurait tout de suite retiré John Henry de cet endroit si elle avait été certaine de lui trouver une autre place. Gingembre avait même mordu la nuque de John Henry un jour où il s'était trop approché de sa cage. Mme Carter en montrait les cicatrices à tout le monde quand l'infortuné John Henry rentrait chez lui le dimanche.

Tous ces racontars revenaient à l'esprit d'Anne tandis que M. Harrison était planté devant elle, incapable de parler sous l'effet de la colère. Même lorsqu'il était de bonne humeur, M. Harrison n'était pas ce que l'on pouvait appeler un homme charmant. Il était petit, gras et chauve. Avec son visage rond que la colère empourprait et ses yeux bleus exorbités, c'était la personne la plus laide qu'Anne eût jamais rencontrée.

Tout d'un coup, M. Harrison retrouva l'usage de sa voix.

« Je ne le supporterai pas, vociféra-t-il. Pas un jour de plus, vous entendez, mademoiselle ? Dieu m'en soit témoin, c'est la troisième fois, mademoiselle... la troisième fois ! Ma patience a des limites, mademoiselle. J'ai déjà averti votre tante, la dernière fois, de faire en sorte que ça ne se reproduise pas... et voilà qu'elle la laisse... qu'elle la laisse faire... Pourquoi cela, je vous le demande. C'est ce que je suis venu comprendre, mademoiselle. »

« Voulez-vous m'expliquer ce qui vous chagrine ? » demanda Anne d'un air digne. Elle s'était beaucoup exercée ces derniers temps afin d'être prête pour la rentrée des classes, mais visiblement, son air digne n'eut aucun effet sur la colère de J. A. Harrison.

« Ce qui me chagrine ? Juste ciel, je suis bien chagriné, en effet. Ce qui me chagrine, mademoiselle, c'est que j'ai encore trouvé la vache jersiaise de votre tante dans mon avoine, il y a tout juste une demi-heure. C'est la troisième fois, figurez-vous. Je l'y ai trouvée mardi dernier et je l'y ai trouvée hier. Je suis venu demander à votre tante d'y remédier, et elle l'a *laissé* faire de nouveau. Où est votre tante, mademoiselle ? Je souhaiterais la voir une minute pour lui dire le fond de ma pensée... la pensée de J. A. Harrison, mademoiselle. »

« Si vous parlez de Mlle Marilla Cuthbert, ce n'est *pas* ma tante, et elle est descendue à East Grafton pour rendre visite à une parente éloignée gravement malade, dit Anne en prenant soin de prononcer chaque mot avec le plus profond détachement. Je suis sincèrement désolée que ma vache ait piétiné votre avoine... c'est *ma* vache et non celle de Mlle Cuthbert...

Matthew me l'a offerte il y a trois ans alors que ce n'était encore qu'une génisse. Il l'avait achetée à M. Bell. »

« Vous êtes *désolée*, mademoiselle ? Mais ça n'arrangera rien que vous soyez désolée. Vous feriez mieux d'aller constater le chaos que cet animal a causé dans mon avoine... il l'a écrasée, du centre jusqu'aux bords, mademoiselle. »

« Je suis sincèrement désolée, répéta fermement Anne, mais si vous entreteniez mieux vos clôtures, peut-être Dolly ne les aurait-elle pas franchies. C'est votre partie de la clôture qui sépare votre champ d'avoine de notre pâturage, et j'ai remarqué l'autre jour qu'elle n'était pas en très bon état. »

« Ma clôture est très bien, répliqua M. Harrison, encore plus furieux de voir que la confrontation tournait à son désavantage. Les barreaux d'une prison ne pourraient pas retenir un démon de vache comme la vôtre. Voyez-vous, petite rouquine, si la vache vous appartient, comme vous le dites, vous feriez mieux de l'empêcher de fourrer son museau dans l'avoine des autres plutôt que de traîner à lire des romans de gare », ajouta-t-il en décochant un regard critique à l'innocent recueil de Virgile qui gisait aux pieds d'Anne.

En cet instant, Anne vit rouge – ses cheveux avaient toujours été un sujet sensible.

« J'aime encore mieux avoir les cheveux roux qu'une touffe ridicule autour des oreilles et pas un poil sur le caillou », lança-t-elle.

Son coup porta, car M. Harrison était très susceptible au sujet de son crâne chauve. Étranglé par la colère, il se contenta de fixer Anne sans dire un mot, tandis qu'elle retrouvait sa contenance pour poursuivre, profitant de son avantage :

« Je peux bien faire la part des choses, M. Harrison, car j'ai de l'imagination. J'imagine aisément à quel point il doit être pénible de trouver une vache dans votre avoine et je ne veux pas vous garder rancune pour ce que vous m'avez dit. Je vous promets que Dolly ne posera plus un sabot dans votre champ. Je vous en donne ma parole d'honneur. »

« Eh bien, j'espère que vous y veillerez », grommela M. Harrison, quelque peu radouci.

Il s'éloigna tout de même en tapant du pied et Anne l'entendit pester dans sa barbe jusqu'à ce qu'il fût hors de portée de voix.

Profondément contrariée, Anne traversa le jardin pour aller enfermer la vache polissonne dans l'enclos.

« Elle ne peut pas sortir d'ici à moins d'abattre la clôture, observa-t-elle. Elle semble plutôt calme, à présent. Je dirais même qu'elle s'est rendue malade avec cette avoine. J'aurais dû la vendre à M. Shearer quand il me l'a demandé la semaine dernière, mais j'ai préféré attendre que nous vendions tout le troupeau aux enchères pour l'inclure dans le lot. Je crois que M. Harrison est bel et bien un énergumène. En tout cas, il n'a rien d'une âme sœur. »

Anne était toujours sensible aux âmes sœurs.

La carriole de Marilla Cuthbert faisait son entrée dans le jardin quand Anne ressortit de la maison. Elle y retourna promptement afin de préparer le thé. Une fois attablées, elles discutèrent.

« Je serai contente une fois que la vente aux enchères sera passée, dit Marilla. Un tel troupeau et personne pour s'en occuper, à part ce bon à rien de Martin, c'est bien trop de responsabilités. Il n'est toujours pas revenu et il m'avait promis d'être de retour hier soir si je lui donnais sa journée pour se rendre à l'enterrement de sa tante. Tu sais, je me demande bien combien de tantes il a. C'est la quatrième qui décède depuis que nous l'avons engagé, il y a un an. Je serai plus que soulagée quand la récolte sera faite et que M. Barry reprendra la ferme. Nous devons laisser Dolly dans l'enclos jusqu'au retour de Martin, car elle doit rester dans le pré de derrière et les clôtures n'ont pas encore été réparées. Je suis bien de l'avis de Rachel, nous vivons dans un monde rempli de problèmes. Voilà que cette pauvre Mary Keith se meurt. Que va-t-il advenir de ses deux enfants ? Je me le demande. Elle a un frère en Colombie-Britannique et elle lui a écrit à leur sujet, mais elle n'a toujours pas reçu de réponse. »

« Comment sont ces enfants ? Quel âge ont-ils ? »

« Plus de six ans... ce sont des jumeaux. »

« Oh, j'ai toujours éprouvé un intérêt particulier pour les jumeaux depuis que j'ai connu ceux de Mme Hammond qui en avait tant, répondit Anne avec enthousiasme. Sont-ils beaux ? »

« Seigneur, c'est difficile à dire... ils étaient si sales. Davy était sorti pour faire des pâtés de boue et Dora est allée le chercher. Davy l'a poussée la tête la première dans la plus grosse flaque et, voyant qu'elle pleurait, il s'y est lui-même vautré pour lui montrer qu'il n'y avait pas lieu de sangloter. Mary m'a dit que Dora était une enfant très sage, mais que ce Davy avait le diable au corps. Il n'a jamais reçu de véritable éducation, en réalité. Son père est mort quand il était bébé et, depuis, Mary est très malade. »

« J'ai toujours de la peine pour les enfants qui n'ont reçu aucune éducation, dit Anne d'un ton grave. Vous savez que je n'en avais aucune avant que vous ne me preniez en main. J'espère que leur oncle prendra soin d'eux. Quel est votre lien de parenté avec Mme Keith au juste ? »

« Mary ? Nous n'en avons aucun. Son mari était notre cousin au troisième degré. Tiens, je vois Mme Lynde qui traverse le jardin. Je savais bien qu'elle viendrait prendre des nouvelles de Mary. »

« Ne lui parlez pas de M. Harrison et de la vache », supplia Anne.

Marilla le lui promit, mais la promesse fut vaine, car à peine Mme Lynde eut-elle pris place qu'elle déclara :

« J'ai vu M. Harrison chasser votre vache de son champ d'avoine aujourd'hui quand je suis rentrée de Carmody. Je l'ai trouvé très en colère. A-t-il fait un esclandre ? »

Anne et Marilla échangèrent furtivement un sourire amusé. À Avonlea, peu de choses échappaient à Mme Lynde. Pas plus tard que ce matin-là, Anne avait dit : « Si vous montiez dans votre chambre à minuit, donniez un tour de clé dans la serrure et fermez les volets avant d'éternuer, Mme Lynde vous demanderait le lendemain comment va votre rhume ! »

« Je crois que oui, avoua Marilla. J'étais absente, mais il a fait un sermon à Anne. »

« Je trouve que c'est un homme très désagréable », renchérit Anne en secouant sa tête rousse avec mépris.

« Je suis bien d'accord avec toi, répondit solennellement Mme Rachel. Je savais qu'il y aurait des problèmes quand Robert Bell a vendu sa maison à un homme du Nouveau-Brunswick, voyez-vous. Je me demande ce que va devenir Avonlea avec ce déferlement d'étrangers. Bientôt, même se coucher dans son lit sera devenu dangereux. »

« Comment ça ? D'autres étrangers ? » demanda Marilla.

« Vous ne le savez pas ? Eh bien, il y a d'abord la famille Donnell. Ils ont loué la vieille bâtisse de Peter Sloane. Peter a embauché l'homme pour travailler à son moulin. Ils viennent de l'est et personne n'a aucune information à leur sujet. Ensuite, ce fainéant de Timothy Cotton et sa famille vont quitter la Grève Blanche. Ce sera un fardeau pour notre communauté. Il souffre de tuberculose pulmonaire – quand il n'est pas occupé à voler – et son épouse est une créature paresseuse incapable de se servir de ses dix doigts. Elle *s'assoit* pour laver la vaisselle. Mme George Pye a recueilli le neveu orphelin de son mari, Anthony Pye. Il fréquentera ton école, Anne, tu peux t'attendre à des ennuis, voilà ce que je dis. Et tu auras un autre petit étranger. Paul Irving vient des États-Unis pour vivre chez sa grand-mère. Vous souvenez-vous de son père, Marilla, Stephen Irving, celui qui a rompu avec Lavendar Lewis à Grafton ? »

« Je ne pense pas que ce soit lui qui ait rompu. Ils se sont disputés... Je suppose que les torts sont partagés. »

« Eh bien, quoi qu'il en soit, il ne l'a pas épousée et depuis, elle est devenue excentrique, à ce qu'on raconte. Elle vivrait toute seule dans cette maisonnette en pierre qu'elle appelle Le Pavillon des Échos. Stephen est parti aux États-Unis, s'est associé avec son oncle et a épousé une Amerloque. Il n'est jamais rentré depuis ce jour, mais sa mère est allée lui rendre visite à

une ou deux reprises. Sa femme est morte il y a deux ans et il envoie le garçon vivre chez sa propre mère, pendant quelque temps. Le petit a dix ans et je me demande si ce sera un élève très appliqué. On ne sait jamais, avec ces Amerloques. »

Mme Lynde méprisait tous ceux qui avaient eu la malchance de naître ou de grandir ailleurs. Hors de l'Île-du-Prince-Édouard, point de salut. Certes, c'étaient *peut-être* d'honnêtes gens, mais il était plus sûr de s'en méfier. Elle nourrissait une aversion toute particulière contre les « Amerloques ». Son mari s'était fait berné de dix dollars par un employeur pour lequel il avait un jour travaillé à Boston, et tous les saints, les rois et les puissances de ce monde n'auraient pas réussi à convaincre Mme Rachel que les États-Unis dans leur ensemble n'en étaient pas responsables.

« Un peu de sang neuf ne peut pas faire de mal à l'école d'Avonlea, objecta sèchement Marilla. Et si ce garçon ressemble à son père, il sera très convenable. Steve Irving était le plus gentil garçon des environs, bien que certains l'aient trouvé fier. Je suppose que Mme Irving est très heureuse de recevoir ce garçon. Elle se sent très seule depuis la mort de son mari. »

« Eh bien, tout convenable qu'il soit, ce garçon sera différent des enfants d'Avonlea », décréta Mme Rachel pour clore le sujet.

Les opinions de Mme Rachel, qu'il s'agît d'une personne, d'un endroit ou d'un fait, étaient toujours irrévocables.

« J'ai entendu dire que tu organisais une Association pour l'Amélioration du Village, Anne. Qu'est-ce donc là ? »

« Pour l'instant, j'en ai juste discuté avec les filles et les garçons lors de la dernière réunion du Club de Débats, répondit Anne en rougissant. Ils ont trouvé l'idée plutôt bonne, ainsi que M. et Mme Allan. De nos jours, de nombreux villages disposent d'une association de ce genre. »

« Eh bien, tu n'es pas au bout de tes peines. Mieux vaut abandonner cette idée, Anne, pour sûr. Les gens n'aiment pas être améliorés. »

« Oh, nous n'essaierons pas d'améliorer les *habitants*, mais le village d'Avonlea lui-même. Il existe un tas de choses à faire pour le rendre plus joli. Par exemple, si nous réussissions à convaincre M. Levi Boulter de démolir cette immonde bâtisse sur les hauteurs derrière sa ferme, ne serait-ce pas une amélioration ? »

« Sans aucun doute, admit Mme Rachel. Ce tas de ruines est une horreur dans le paysage depuis des années. Mais si vous pensez pouvoir convaincre Levi Boulter de faire quoi que ce soit pour la communauté sans rémunération, je demande à être là pour le voir, pour sûr. Sans vouloir te décourager, Anne – car il y a quelque chose dans ton idée, même si tu la tiens sans doute d'un magazine américain ridicule –, tu seras déjà très occupée avec ton école et je te déconseille en tant qu'amie de te charger de ces améliorations, pour sûr. Mais enfin, je sais que tu t'obstineras si c'est ce que tu as décidé. Tu as toujours trouvé le moyen d'aller au bout de tes idées. »

Anne pinça les lèvres, ce qui indiqua à Mme Rachel qu'elle avait vu juste. Elle était bien déterminée à fonder son Association pour l'Amélioration. Gilbert Blythe, qui allait enseigner à la Grève Blanche mais serait chez lui du vendredi soir au lundi matin, était enthousiaste à cette idée, et la majeure partie de leurs camarades étaient toujours partants dès qu'il s'agissait de se réunir à l'occasion et, inévitablement, de s'amuser. Quant aux améliorations dont il était question, personne ne s'en faisait une idée très précise à l'exception d'Anne et de Gilbert. Ils en avaient longuement discuté et les avaient planifiées jusqu'à imaginer l'Avonlea idéal, dans leurs esprits à défaut de mieux.

Mme Rachel avait encore une dernière nouvelle à leur apprendre.

« On a confié l'école de Carmody à une certaine Priscilla Grant. N'étudiait-elle pas à la Royale avec toi, Anne ? »

« Si, en effet. Priscilla va enseigner à Carmody ! C'est tout à fait merveilleux ! »
s'exclama Anne.

Ses yeux gris s'illuminèrent. On aurait dit les étoiles du ciel et Mme Lynde se demanda une fois de plus quand elle parviendrait à déterminer si Anne Shirley était ou non une jolie fille.